

ALICE SCHWARZER

Ma famille algérienne



Une analyse passionnée
de la société algérienne par
la grande journaliste allemande

Ma famille algérienne

Alice Schwarzer

Ma famille algérienne

Traduit de l'allemand par
Olivier Mannoni

Photos de
Bettina Flitner

L  Éditions de Observatoire

Originally published in the German language as
Meine algerische Familie by Alice Schwarzer
with photos by Bettina Flitner
Copyright © 2018, Verlag Kiepenheuer & Witsch
GmbH & Co. KG, Cologne/Germany

ISBN : 979-10-329-0568-5
Dépôt légal : 2019, février
© Éditions de l'Observatoire/Humensis 2019
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

La famille

Mère

Lalahoum (1923-2007)

Père

Said (1918-2007)

Enfants

Akila (71)

Amar (77) marié à Naziha (71)

Djamila (65)

Hocine (78)

Lahcene (61) marié à Latifa (50)

Zohra (68) mariée à Zahar (68)

Petits-enfants

Fodil (43), fils de *Hocine*

Ghanou (37), fils de *Zohra* et *Zahar*

Lilia (40), fille de *Zohra* et *Zahar*, mariée à Karim (41)

Moumene (47), fils de *Akila*, marié à Ghada (45)

Mounia (42), fille de *Zohra* et *Zahar*, mariée à Lotfi (44)

Sarah (24), fille de *Zohra* et *Zahar*

Des noces d'amour, deux mariages arrangés et les Années noires

Avril 2016. Je suis assise sur l'étroit lit de jeune fille de Sarah. Elle a déjà 24 ans, elle a terminé ses études, mais elle ne songe pas à déménager, encore moins à se marier. Il règne dans sa petite chambre une intense activité. Zohra, sa mère, les deux sœurs aînées et deux amies sont arrivées chargées de sacs et de valises ; on entend les froufrous de l'essayage des habits de fête destinés au lendemain. L'unique garçon de la famille, Ghanou, va se marier. Depuis de très longues semaines, l'événement met tout le monde en émoi. Demain, ce sera le bouquet.

Je me roule sur le lit en me lamentant et en faisant mine de m'arracher les cheveux. « Si seulement vous m'aviez prévenue, dis-je en gémissant. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir mettre ? Dans ces conditions, je peux reprendre l'avion tout de suite... » Les filles gloussent. « Allons, ça n'est pas si grave, Alice, ça ne fait rien. Tout le monde sait bien que tu es une étrangère. Ça n'est pas ta faute si tu n'es au courant de rien. » Et elles se mettent à rire sous cape avec encore plus de plaisir.

Ma faute, c'est de n'avoir mis qu'une seule robe de soirée dans mon sac de voyage. Or la jeune épouse en portera sept. Les unes après les autres. Et toutes les invitées au moins cinq. Je verrai le lendemain soir comment cela fonctionne : les dames arrivent à la fête en tirant de grandes valises derrière elles. Juste à côté de la salle où se déroule la noce se trouve un vestiaire spécial dans laquelle elles se faufilent toutes les demi-heures pour changer de tenue. L'atmosphère rappelle celle d'un harem : femmes à moitié nues, parfums capiteux, robes froufrouantes. Chaque fois, elles en sortent vêtues d'une autre robe, avec chaussures et bijoux assortis. La mariée dispose d'une pièce à part. Seule Djamila et les femmes voilées ne se changent qu'une fois ou pas du tout. Je me retrouve donc bien bête.

Mon amitié avec Djamila, la tante du marié, remonte à 1989. Et plus précisément au séminaire que j'ai animé cette année-là à Tunis, à l'intention de femmes journalistes d'Afrique du Nord. Parmi les vingt-cinq à trente présentes, on trouvait aussi deux Mauritanienues portant un voile aux couleurs vives, celui du désert, deux Libyennes très émancipées – c'était encore l'époque de Kadhafi – et des Algériennes, dont Djamila, de l'APS, l'Agence de presse algérienne.

Je connais la famille de Djamila depuis les années 1990. À l'époque, tous ses membres étaient venus à Cologne rendre visite à l'exilée. Puis, en 2007, nous avons fêté le Nouvel An ensemble en Algérie. Nous avons dansé jusqu'au milieu de la

nuit sur du raï arabe et de la pop occidentale. Moi la première – et Ghanou, qui célébrera demain ses noces – n'étais pas en reste.

Le mariage a déjà eu lieu au cours des jours précédents : d'abord au bureau de l'état-civil, puis à la mosquée. La cérémonie civile précède la religieuse, c'est la loi qui le veut – avant tout pour protéger les femmes des pièges d'un mariage exclusivement religieux, qui n'aurait aucune valeur juridique.

Aujourd'hui, la veille des noces, se déroule le troisième repas de fête. Le premier ne rassemblait que des hommes, le deuxième seulement des femmes – pour celui qui va suivre tout le monde sera sans doute ensemble. Enfin, c'est ce que je crois.

Je connais bien les hommes de la famille : Ghanou, le neveu de Djamilia, Zahar, son beau-frère, ainsi que certains frères des uns et des autres. Ghanou a fait des études, il est âgé de 36 ans le jour du mariage. Son père s'est marié à 23 ans et n'a fréquenté l'école que quelques années, mais est devenu un homme d'affaires très compétent. Il fait le commerce de mobilier de bureau importé de Chine et sa maison est confortable : en bas, les bureaux, au premier étage la cuisine et les pièces d'habitation communes, au deuxième étage les chambres à coucher et une salle des fêtes. Dans le petit jardin, des palmiers et des plantes aromatiques.

L'heure du dîner approche. Et que vois-je ? Tous les hommes de la famille sont assis en bas, à une grande table qu'on n'a pas installée sur la terrasse, en raison de la pluie, mais dans l'entrepôt. Et toutes

les femmes font en courant des allers-retours entre le rez-de-chaussée et le premier étage, afin de servir les hommes. C'est seulement une fois que ceux-ci ont terminé leur repas que vient le tour des femmes. Nous, nous mangeons en haut, au deuxième. Les femmes me proposent tout de même, non sans mauvaise conscience, de me servir au premier étage. Je suis en quelque sorte dans l'entre-deux : entre les femmes et les hommes. J'attends, bien entendu, le moment où nous, les femmes, pourrons dîner ensemble.

Il n'empêche : je suis surprise. Et d'un autre côté, je ne le suis pas vraiment. « Ma » famille est une famille algérienne typique, à mi-chemin entre tradition et modernité. La mère de Djamilia était analphabète et voilée, ses nièces ont fait des études et portent les minijupes les plus courtes et les souliers les plus haut perchés quand elles passent leurs vacances à l'étranger. Et la future épouse de Ghanou est conseillère en placements dans une banque et passe de préférence ses vacances en France. Cela dit, Ghanou espère qu'« elle portera le voile un jour. Volontairement, bien entendu ».

Le lendemain, nous partons au début de l'après-midi. La fête a lieu au Sofitel, l'hôtel le plus chic de la ville. Les deux sœurs du jeune marié, Mounia et Lilia, travaillent dans l'établissement. Je prends mon sac de voyage pour pouvoir au moins me changer une fois : quitter ma robe de jour pour quelque chose de noir et de semi-transparent pour la fin de

la soirée. Les chaussures resteront les mêmes, mais j'ai tout de même emporté deux colliers.

La salle est somptueuse. D'un côté, une gigantesque baie vitrée donnant sur le légendaire Jardin botanique aménagé par les Français au XIX^e siècle. La reine Elisabeth aurait dit de lui qu'il était le plus beau qu'elle eût jamais vu. Une voix qui ne manque de toute façon pas de poids, mais en prend encore plus dans ce contexte.

Et voilà qu'ici aussi, on trouve deux sphères séparées selon le sexe. Au milieu, l'orchestre traditionnel en tenue algérienne et la piste de danse, à droite de grandes tables pour les hommes, à gauche celles destinées aux femmes. Nous sommes environ deux cents invités. Et je suis l'unique femme qui, dès le début, va faire un tour du côté des hommes, où les frères de Djamila me saluent en me lançant de grands bonjours.

Plus tard, j'aurai la surprise de voir Zohra, la mère du jeune marié, ouvrir la danse avec moi. J'irai ensuite inciter les femmes à venir danser. De toutes celles qui portent le voile et sont assises tout au bout du côté gauche, je n'arriverai qu'à en attirer une seule sur la piste. Quant aux autres, je me contente de danser avec elles à côté de leur table. Toutes sont bien sûr beaucoup plus douées que moi : les réminiscences de la danse du ventre sont omniprésentes et les bras décrivent des arabesques. On s'amuse tellement ! Il faut attendre que la soirée soit presque arrivée à son terme pour que quelques hommes, dont le jeune époux, se mêlent aux danseuses.

Mais avant, nous assistons au défilé du jeune couple. Voilà comment cela se passe : Ghanou et Djalila entrent dans la salle au son d'un roulement de tambour. À sa première apparition, la mariée porte un burnous enchanteur et mystérieux taillé dans un lourd taffetas blanc mat ; le marié, lui, est vêtu d'un costume rayé qu'il ne quittera pas. Suivent cinq autres magnifiques tenues ornées de bijoux changeants, qui se rattachent toutes aux tenues traditionnelles des différentes régions du pays. Le couronnement final est une robe blanche classique à l'occidentale, à manches courtes, avec un voile.

À chaque fois, l'époux guide la mariée d'un bout à l'autre de la salle, jusqu'à une estrade disposée à côté de l'orchestre. Sur l'estrade se trouve un divan rouge où l'on laisse la jeune femme. Seule. Elle reste assise comme un mannequin, un sourire figé aux lèvres – devant une assistance où chacun brandit son portable devant elle – jusqu'à ce que le marié revienne la chercher. À un moment, je chuchote à Ghanou, avec lequel j'entretiens depuis de nombreuses années une relation familière : « Mais enfin, c'est épouvantable qu'elle reste assise comme cela, toute seule. Tu ne veux pas t'installer à côté d'elle ? » Ce qu'il fera finalement.

Le lendemain matin, après la fête, nous nous retrouvons assises dans la cuisine. Nous, les femmes : les trois sœurs, Djamila, Akila, Zohra, et moi-même.

Djamila est journaliste, célibataire et sans enfant, ce qui n'est pas courant en Algérie. Zohra, la maîtresse de maison, a passé un diplôme d'infirmière dans sa

jeunesse et a cessé de travailler après le mariage, elle a quatre enfants. Akila, l'aînée, est elle aussi femme au foyer et a cinq enfants ; ses trois filles vivent à Montréal et San Francisco. Rien d'exceptionnel pour l'Algérie, qui souffre d'un exode de sa jeunesse. Akila porte le foulard.

Assises toutes les quatre, nous mangeons les restes de la veille et nous papotons. Il s'avère, et j'en reste bouche bée, que les deux sœurs ont été mariées par leur mère à l'aide d'une entremetteuse ; l'une comme l'autre ont vu leur mari pour la première fois le jour des noces. Et toutes deux sont encore aujourd'hui avec leurs époux. L'une est satisfaite, l'autre non. Je demande aux deux sœurs si elles n'en ont jamais voulu à leur mère. Non, répondent-elles. « C'était comme ça, c'est tout. »

La mère, morte deux années plus tôt, fait l'objet d'une profonde vénération de la part de ses dix enfants, trois filles et sept fils. Sa fierté, son autorité et son savoir-faire sont légendaires. Cela dit, Zohra pleure encore aujourd'hui la perte de son métier d'infirmière. « Ça m'a beaucoup plu. » À l'époque, pour son mari, le gentil Zahar, une femme doit rester à la maison. Mais aussi ne pas quitter la maison toute seule. Zohra l'a intériorisé au point qu'aujourd'hui encore elle ne sort pas sans être accompagnée. Le robuste Zahar fait les courses pour la famille. Depuis quelques années Zohra a des accès de vague à l'âme, et même de dépression. La famille est désemparée.

Un an plus tard, en avril 2017. Me revoilà assise dans la cuisine, à Beaulieu, une banlieue petite-bourgeoise d'Alger. Cette fois, je ne suis pas venue seulement pour rendre visite à la famille de Djamila, mais aussi pour écrire un livre sur « ma famille algérienne ».

Bettina Flitner est de la partie, elle connaît l'Algérie depuis plus longtemps que moi. La photographe et Djamila sont liées d'amitié depuis 1991. À l'époque, Bettina s'était rendue en Algérie pour rendre compte de la phase brûlante que traversait le pays, depuis les premières élections libres jusqu'à l'approche de la terreur islamiste (son reportage chargé de sentiments et intitulé « Dix jours en Algérie » était paru en février 1992 dans mon magazine, *EMMA*). Depuis, Bettina a maintenu le contact avec la famille, et elle est très impatiente à l'idée de revoir l'Algérie vingt-six ans plus tard.

Cette fois ce ne sont pas trois sœurs qui se retrouvent dans la cuisine, mais trois générations : Zohra, 68 ans, la maîtresse de maison ; ses filles Mounia, 42 ans, et Lilia, 40 ans, ainsi que leurs enfants. Les mères sont en congé de maternité depuis la naissance de leurs petits derniers – un congé fixé à quatre mois en Algérie (six en cas de césarienne). Un peu plus tard, Ghanou et Sarah, la benjamine.

Nous sommes revenues dans la salle à manger et, comme toujours, la maîtresse de maison n'est pas assise avec nous : elle passe son temps à courir entre les fourneaux et la table. Dans toutes les familles chez qui nous mangerons au cours de ces semaines,

la femme qui fait la cuisine ne se joint souvent à nous qu'au moment du dessert. Et comme souvent, on n'a même pas dressé de couvert pour elle, elle se contente de rapprocher une chaise et de se faire une petite place contre un angle de la table.

Une discussion spontanée a lieu à propos du foulard. Les deux jeunes femmes ne l'ont jamais porté, y compris au cours des années 1990, les « Années noires » durant lesquelles la guerre civile déclenchée par les islamistes a provoqué la mort de plus de 200 000 personnes. Bien que cela leur ait fait courir un danger de mort, elles se rendaient même à l'université tête nue à cette époque – ce qui leur a valu de se faire traiter de « traînées » ou de « putains » et de recevoir des menaces de mort. Un jour, elles ont réchappé de justesse à l'explosion de leur voiture.

« Autrefois, avant les Années noires, dit leur mère, Zohra, qui ne l'a jamais porté non plus, une femme avec un foulard était une femme du passé. Aujourd'hui, c'est le contraire. » Et Mounia ajoute : « Dans les années 1990, beaucoup de femmes portaient le foulard parce qu'elles avaient peur. Ensuite, elles s'y sont habituées. »

Lilia, qui est aussi effrontée qu'ironique, bondit tout à coup de sa chaise, va chercher un drap de lit et une serviette, et nous fait une démonstration moqueuse du port du *haïk*, le voile intégral traditionnel algérien. Elle se noue le drap autour de la tête et du corps, coince les extrémités entre ses dents, puis plie la serviette en triangle et l'attache devant son nez et sa bouche. « Les femmes en *haïk*, dit-elle, ne

pouvaient pas parler, ou alors elles n'avaient pas les mains libres. Elles devaient toujours tenir le *haïk*, qui n'était pas fixé. » C'est trop de moquerie pour Zohra – après tout, sa mère la portait encore, cette tenue –, et elle lance un regard sévère à sa fille. Mais cela laisse Lilia de marbre.

Commence alors une discussion sur la différence entre les générations. La grand-mère, née en 1923, avait mis treize enfants au monde entre 1939 et 1962, trois d'entre eux sont morts. Elle avait 15 ans le jour où elle a accouché de son premier enfant. Zohra en a quatre, elle avait 24 ans à la naissance de l'aînée. Ses filles Mounia et Lilia en ont deux chacune et elles ont eu leur premier respectivement à 35 et 31 ans – par césarienne dans les deux cas, une pratique qu'encouragent les deux mois ajoutés à un congé maternité initialement très court. On retrouve dans cette famille algérienne moderne la tendance de tous les pays en développement : plus les femmes sont instruites et ont une activité professionnelle prenante, plus elles ont des enfants tardivement – et moins elles en ont.

Du but en blanc, Sarah me demande pourquoi, au juste, je m'intéresse tant à l'Algérie. Le pays, me dit-elle, n'est « tendance » nulle part ces temps-ci. Tout récemment, alors qu'elle passait des vacances en Grèce, un jeune homme lui a demandé d'où elle venait. Et quand elle a répondu « d'Algérie », il a eu l'air étonné et a demandé : « Où ça se trouve, ça ? En Amérique du Sud ? » Elle a répondu : « Non, en Afrique. »

J'ai donc raconté mon histoire avec l'Algérie. Elle a commencé en 1963-1964, quand j'étais étudiante en langue et vivais à Paris pour la première fois. À cette époque, tout le monde parlait de l'Algérie, qui était encore peu avant une colonie française. Beaucoup de ceux qui s'intéressaient à la liberté et à la justice avaient lu *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon (préfacé par Jean-Paul Sartre). Ce psychiatre né en Martinique avait fait ses études à Paris et était parti pour l'Algérie en 1953. Après avoir travaillé trois ans à l'hôpital, le médecin est passé dans la clandestinité pour entrer en résistance armée contre les situations qui rendent malade, comme il disait.

Le livre a paru en 1961, peu après la mort précoce de Frantz Fanon et peu avant l'indépendance de l'Algérie, en 1962. Fanon y analyse remarquablement, en se fondant sur l'exemple algérien, l'histoire des peuples opprimés. Il appelle les « damnés de la terre » à entrer en résistance active contre la violence des oppresseurs. Toute l'Afrique entre en ébullition. Le livre devient dans le monde entier la Bible des mouvements de libération et de la gauche.

Souvenons-nous : les Français avaient colonisé l'Algérie à partir de 1830 et réprimé dans le sang toutes les rébellions. Selon des sources algériennes, la guerre avait provoqué la mort d'un million à un million et demi d'Algériens. Et selon des sources françaises, 26 700 Français avaient péri, dont 2 700 civils. Le conflit avait laissé sur place un peuple en véritable état de choc qui n'avait pas été éduqué. En 1962, 85 % des Algériennes et Algériens étaient analphabètes.

Une partie des amis de mon compagnon français avait dû faire son service militaire en Algérie. Deux millions d'appelés avaient ainsi pris part à la guerre ! Ils en sont revenus profondément traumatisés. Non seulement ils avaient souvent vécu des choses atroces – ou en avaient commis –, mais ils avaient aussi découvert le mépris avec lequel les colonisateurs traitaient les Algériens. Au cours des premiers mois qui avaient suivi l'indépendance, les passésistes avaient continué à organiser des attentats contre les Algériens et leurs sympathisants français, aussi bien en Algérie qu'en France. Des militaires d'extrême droite s'étaient regroupés au début des années 1960 au sein d'une organisation terroriste, l'OAS. Ils voulaient empêcher la France de libérer sa colonie et tuaient leurs adversaires politiques en faisant preuve d'une violence sans borne. En 1961, un sondage indiquait que 75 % des Français étaient favorables à l'indépendance de l'Algérie. En 1962, le président de la République, le général de Gaulle, mit un terme à l'ère coloniale et rendit son indépendance à ce pays occupé depuis cent trente-deux ans – il le fit contre la volonté de l'extrême droite et de la majorité des Français d'Algérie.

À l'époque où je vivais à Paris, l'Algérie n'était indépendante que depuis un an, et la rancœur des « pieds-noirs » chassés du pays était encore omniprésente. Pour les futurs soixante-huitards, la guerre d'Algérie fut le premier traumatisme et le premier motif de la révolte, avant même le Viêtnam.